

LES SENS DE L'ÉDUCATION

Être parent, c'est le métier le plus difficile, entend-on souvent, sans réaliser que c'est une vérité assez récente. Ce que je voudrais montrer ici, c'est qu'il ne s'agit pas d'un métier pour lequel certains seraient plus compétents que d'autres, et dont il faudrait apprendre les ficelles. Je ne vais pas davantage compiler toutes les lectures faites sur ce sujet, et encore moins rédiger un traité sur l'éducation. Ma proposition est à la fois plus modeste et plus ambitieuse : revenir à quelques fondamentaux qui puissent éclairer le sens de ce que nous faisons, ou de ce que nous désirons faire en élevant nos enfants. Bien sûr, je le ferai de façon subjective, en m'efforçant de mettre en perspective mon expérience de mère, et de conseillère principale d'éducation.

A- Constat préalable :

Éduquer des enfants dans le monde moderne n'est pas toujours facile.

Avoir un enfant est considéré comme une chance, voire comme un droit. Cela apparaît clairement dans les débats sur les mères porteuses ou l'homoparentalité. La procréation n'est plus tout à fait considérée comme une nécessité biologique, qui s'imposait à certains et se refusait à d'autres. Le statut de l'enfant a donc changé, ses droits sont inscrits sur son carnet de santé, et l'on est abreuvé de multiples conseils sur la manière dont on doit le nourrir, le soigner, l'habiller, l'instruire... D'une certaine façon, c'est un peu comme si l'enfance et l'adolescence étaient considérées comme des mondes à part, dont les membres ne feraient pas partie de la société, mais devraient être préparés à y entrer. On attend donc des parents et de l'École qu'ils produisent des citoyens respectueux des règles et efficaces. Pas étonnant que certains s'affolent devant l'ampleur de la tâche, d'autant que cela demande des ressources financières, culturelles, psychologiques... que tous n'ont pas.

Éduquer les enfants était probablement plus simple quand ces derniers participaient à la société, notamment en aidant leurs parents dans leur travail et dans les tâches domestiques au fur et à mesure qu'ils grandissaient. De plus, les modèles éducatifs s'appuyaient sur une tradition solide, alors que le monde évolue désormais trop vite pour que les recettes anciennes soient transposables telles quelles à nos enfants. Aujourd'hui, on a des bébés objets de tous les soins et de toute l'attention de leurs parents, puis des enfants nantis d'une abondance de stimulations et de biens matériels, puis des adolescents boudeurs et exigeants, que l'on regarde avec une certaine méfiance, de crainte que leur révoltes et leurs fêtes ne troublent l'ordre public. Je caricature ? Bien sûr, mais le reflet médiatique qui nous est donné de notre jeunesse n'est pas si éloigné de ce que je dénonce. La place que la société assigne à ses membres de moins de 20 ans, c'est de jouer, de consommer, d'aller à l'école se préparer à un hypothétique futur métier et de créer des liens entre eux (Être seul est considéré comme une tare, les enfants isolés se font souvent insulter par les autres).

Il ne s'agit pas ici d'entamer un couplet nostalgique ou de réclamer le retour à un âge d'or chimérique, mais de faire le constat suivant : On n'a pas à préparer les enfants à entrer dans la société ; ils y sont ; ils naissent dedans. Cette séparation entre le monde des enfants et celui des adultes me paraît donc non seulement absurde, mais nocive pour les enfants, pour les parents et pour la société :

- Pour les enfants, passer d'un statut d'enfant roi à celui d'adolescent menaçant que l'on doit contrôler ne me paraît pas très favorable au développement de l'autonomie, de l'estime de soi et du sens des responsabilités, dans la mesure où on les maintient dans la dépendance des adultes.
- Pour les parents, la tâche est exténuante, d'autant qu'elle se cumule avec une vie amoureuse et professionnelle souvent compliquée. On doit transmettre à nos enfants des normes de

comportement qui ne sont plus soutenues par des valeurs morales, religieuses ou civiques, et l'on est sans cesse soumis à des conseils et à des injonctions contradictoires. De surcroît, ceux dont les enfants vont mal ou résistent à ces normes sont culpabilisés, voire punis (voir la décision de supprimer les prestations familiales aux parents des enfants absentéistes à l'école).

– Pour la société, enfin, qui considère les jeunes comme une catégorie dangereuse, qu'il faut surveiller et contrôler, au lieu de reconnaître qu'ils représentent son avenir. Ceux qui comme moi travaillent au collège, ont une place de choix pour observer les tensions considérables qui traversent l'École aujourd'hui. Pour garder l'exemple de l'absentéisme, est-il surprenant que des parents aient de plus en plus de mal à envoyer des enfants à l'école alors que les savoirs sont discrédités, et que les sources d'informations à domicile sont presque infinies via internet ? Une société qui assigne comme première fonction à son institution scolaire d'être une garderie ne doit pas s'étonner si quelques têtes rebelles s'échappent du troupeau.

Cette analyse peut sembler bien pessimiste, et bien décourageante, si l'on oublie la perspective dans laquelle je me suis située au départ : celle de dénoncer une attitude issue d'une erreur de perspective. En mettant nos enfants au monde, nous les mettons *ipso facto* dans la société, dont ils doivent être considérés comme des membres à part entière bien qu'ils n'aient ni les mêmes droits, ni les mêmes devoirs. Heureusement, les gens ne sont pas si bêtes, et ne tombent que partiellement dans ce piège. Ils vivent avec leurs enfants, leur donnent de l'intérêt et de la tendresse, et s'appuient sur leur bon sens, qui, ici, n'est pas la médiocrité des allant-de-soi, mais la justesse d'une intuition. Je me souviens notamment de cette déléguée de parents d'élèves assumant tranquillement en conseil de classe sa décision d'imposer certaines options à son fils. Cela n'empêche pas les parents de se sentir perdus devant l'abondance d'injonctions qu'ils subissent, et inquiets pour l'avenir de leurs enfants. Chacun se dépatouille comme il peut, avec les héritages reçus, les espérances et les projets qu'il nourrit.

Ici, je me sens un peu gênée car je ne voudrais pas verser dans les travers que je dénonce et donner quelques conseils de plus. Cependant, je crois utile d'éclairer le sens de ce que nous faisons en éduquant nos enfants et nos adolescents, car c'est en se mettant en contact avec le sens que nous donnons à être parents que nous avons le plus de chance d'aider nos enfants.

B- Quels sens pouvons nous donner à l'entreprise éducative ?

1- Mettre les enfants au monde

J'emprunte ici l'expression d'Hannah Arendt dans *La crise de l'éducation*¹, car cela me semble un préalable d'autant plus juste que dans notre société, la majorité d'entre nous ont des enfants par choix. Lorsque nous procréons, nous donnons des enfants au monde, nous le faisons perdurer, et nous savons qu'ils auront à prolonger le monde après nous, non sans le transformer, non sans innover. Par conséquent, même si nous ne sommes pas forcément satisfaits de l'état de ce monde, il nous faut l'assumer vis-à-vis de nos enfants. Si nous considérons la vie comme un cadeau empoisonné, pourquoi la transmettre ? Cette position, qui peut paraître très théorique et intellectuelle, a pour moi une traduction pratique très importante : elle nous incite à faire participer les enfants à la société, à leur donner une vraie place dans notre monde, sans pour autant tomber dans le travers de les traiter comme de petits adultes. Dès lors, les responsabilités que nous leur confions progressivement (mettre la table, aller acheter le pain...) prennent un autre sens que celui d'une simple répartition des corvées domestiques. Dans la suite de son texte, H. Arendt montre aussi que cette mise au monde fonde notre autorité, car nous connaissons la

¹ Hannah ARENDT, *La crise de la Culture*, folio essais 2007 (réédition la plus récente)

société dans laquelle nous introduisons nos enfants, et sommes chargés en quelque sorte de leur remettre les clefs. Bien sûr, elle dit cela dans des termes plus philosophiques, et son texte est bien plus riche que ce que je vous livre ici, qui n'est que l'empreinte que cette lecture a faite en moi. Je pense toutefois utile de témoigner ici de l'usage que je fais de sa pensée.

2- La tendresse, antidote à la culpabilisation

Chacun sait qu'outre les besoins élémentaires tels que la nourriture, le sommeil et la chaleur, nous avons besoin d'affection. Cela a été constaté pour de petits chimpanzés, et c'est vrai aussi des petits d'homme. Ce que l'on oublie parfois, c'est que ce besoin ne s'arrête pas forcément à la puberté. Sans être envahissants, il s'agit donc de rester ouverts et accueillants envers les adolescents, d'accepter les prises de distances en sachant qu'elles n'excluent pas des retours, en somme de ne pas anticiper leur éloignement. Mais au-delà de cette évidence, j'aimerais que cette tendresse n'apparaisse pas seulement comme une nécessité affective, car elle a un sens éducatif très fort pour moi.

J'ai écrit vers 18 ans : « la tendresse, c'est le sourire que l'on a vis-à-vis des défauts de l'autre ». Je ne le formulerais plus comme ça aujourd'hui, mais je pense en effet qu'elle est d'abord une acceptation profonde des limites d'autrui et qu'elle fonde le droit à l'erreur, qui permet d'apprendre aisément, sans douleur. Je pense en écrivant ceci à un élève de 5^{ème} qui se met des coups de poing quand il fait une bêtise et qu'il en prend conscience. J'ai constaté récemment qu'il suffit de lui prendre la main pour qu'il s'arrête. J'adorerais qu'il puisse dire un jour à ses enfants : « Tu as fait une sottise, je n'en suis pas content, mais je t'aime toujours. »

L'autre sens, que je trouve plus important encore, est une évidence trop souvent implicite : la tendresse est le meilleur antidote que je connaisse à la culpabilisation des parents comme des enfants. Essayez de vous dire à vous-même, ou à quelqu'un d'autre : « *c'est de ta faute, tu es une mauvaise mère..., un mauvais fils...* » en prenant une voix douce, ou en câlinant votre enfant... Cela ne marche pas, on ne peut pas y croire. Un baiser est plus efficace qu'une claque pour faire taire les petites ou les grosses voix qui nous disent que nous ne faisons pas bien, que nous n'aurions pas dû... Tant qu'à faire une place à nos enfants dans notre monde, autant leur montrer qu'ils y sont bienvenus.

Vous l'aurez compris, la tendresse n'est pas pour moi l'expression d'un sentimentalisme qui infantilise, mais la manifestation d'une bienveillance exercée intelligemment. Elle n'est donc en aucun cas contradictoire avec le point suivant : nous faisons autorité sur nos enfants, et pour ce faire, nous leur fixons des limites.

3- L'obéissance

Bien souvent, on emploie le terme de démission parentale pour désigner les difficultés rencontrées par certains parents pour poser des limites, se faire obéir. On oublie peut-être un peu vite que cela n'est pas si facile, si évident qu'on le voudrait. Ici encore, les modèles traditionnels sont obsolètes, car ils se fondaient sur une société dont les hiérarchies et les valeurs étaient stables.

Nous avons à inventer au quotidien une autorité taillée sur mesure, qui permette à nos enfants de s'adapter à un monde qui change, au lieu de perpétuer un ordre social traditionnel. Comment faire ? En renouant avec le sens premier du mot autorité : augmenter, faire grandir. L'autorité augmente la valeur de la parole du parent, et les limites permettent à l'enfant de grandir et d'évoluer, comme le tuteur aide la plante à pousser. Vous me direz qu'avec cette analogie, vous n'êtes pas plus avancés pour agir concrètement. Là encore, je voudrais montrer comment le sens que nous donnons à notre projet peut guider nos actes. J'ai demandé un jour à Bénédicte, une

amie qui élevait des vaches, comment elle faisait pour s'en faire obéir. Elle m'a répondu : « elles savent que je ne les amène pas dans des plans foireux. » Ce que je souhaite illustrer ici, c'est une évidence que même les vaches connaissent : l'obéissance se fonde sur la confiance. Si je crois à la bienveillance de mes parents, je vais leur obéir plus ou moins rapidement, car au fond, je sais que c'est « pour mon bien », et pas seulement pour leur confort, ou parce « qu'on a toujours fait comme ça ». Mais cette évidence n'empêche ni la frustration des enfants que l'on cadre, ni le désarroi des parents qui sont à l'origine de cette frustration et doivent faire face à la résistance de leur progéniture. C'est bien sûr encore plus difficile quand ils se sentent confusément coupables de ne pas faire plaisir à leurs enfants. Eh oui, la vie ne ressemble pas toujours à une publicité pour la chicorée soluble... De plus, la vie des enfants étant plus complexe que celle des vaches, et l'emprise des détresses parentales plus intense que celle des éleveurs, il est parfois compliqué de déterminer où est réellement le bien de nos enfants.

Si je reparle ici des obstacles, ce n'est pas pour que l'on se décourage, mais pour que l'on ait un peu de considération et de compréhension pour les souffrances des uns et des autres. En somme, j'en appelle ici à la tendresse pour décaper un peu l'autorité de sa rigidité et de sa lourdeur. Moi qui ne suis pas fermière, mais CPE, j'ai maintes fois constaté que j'ai plus d'autorité sur des enfants qui ne sont pas les miens, et je ne crois pas que ce soit uniquement grâce à ma position institutionnelle, qui « augmente » le poids de ma parole. Lorsque les élèves m'écoutent, je crois qu'ils entendent mon désir de favoriser leur réussite, ma conviction que je peux les aider à grandir. Et au fond, j'ai l'impression que c'est le cas de la plupart des parents, mais que ce message est souvent brouillé par les doutes et les inquiétudes. Pour éduquer nos enfants de notre mieux, nous avons donc d'abord et avant tout à nous occuper de ces doutes et de ces inquiétudes. Il est hautement vraisemblable que chemin faisant, nous ayons à faire le tri dans l'héritage que nous avons reçu afin de mieux voir ce que nous désirons transmettre. Mais si nous attendons d'avoir fait tout ce travail pour procréer, je crains fort que nous arrivions à la ménopause avant ! Il nous faut donc nous débrouiller au quotidien, et faire confiance à nos enfants pour faire avec ce que nous leur donnons, comme nous faisons avec ce que nous avons reçu. L'inventaire se fait au fur et à mesure de nos vies mais ce travail sera d'autant moins douloureux qu'il aura été accepté par les parents. Si je me rends malade à l'idée de casser le service de limoges de ma grand-mère parce que je sais que ma mère en serait désolée, je n'utiliserai pas ces assiettes, où j'aurai si peur que je les ferai tomber². La transmission de notre monde aux générations suivantes va donc de pair avec la reconnaissance de ce qu'ils en feront. L'émancipation se trouve au cœur du projet éducatif, elle en est le point d'aboutissement et lui donne sens.

4- L'émancipation

Il s'agit d'un horizon lointain au départ, quand nous allaitons et changeons les couches de nos bébés, mais dont la nécessité se précise au fur et à mesure qu'ils grandissent : élever des enfants, cela signifie les aider à devenir autonomes, faire en sorte qu'ils puissent nous quitter un jour. Pour certains parents, l'idée que leur rôle est délimité dans le temps, et qu'ils vont devoir s'en défaire est presque insoutenable, comme si cette émancipation signifiait la disparition de tout lien, de toute tendresse. Il me semble que cette angoisse vient d'une confusion délétère entre amour et besoin. On peut la dénoncer très facilement en prenant des exemples stupides (je n'aime pas l'eau, et pourtant j'en ai besoin, j'aime le vin alors que je n'en ai pas besoin). Cela ne règle pas la question, car je crois que la dépendance affective est consubstantielle à la condition humaine. Reste à savoir quelle dose est acceptable, et quelle dose est étouffante. De ce que j'ai pu observer en 12 ans de vie professionnelle avec des collégiens, les manifestations d'agressivité qu'ils

² Je cède ici à un goût peut être excessif pour les exemples triviaux ; je me sers bel et bien du service de mariage de ma grand-mère...

envoient à leurs parents n'ont souvent pas d'autre sens que celui d'un réglage de la distance et de la conquête d'un peu plus d'indépendance.

Philippe Meirieu, formateur pour enseignant qui a beaucoup exploré les paradoxes et les problèmes liés à l'éducation, nous dit dans *Le Choix d'éduquer* : ³ « Mais, après tout, si l'on ne veut pas que les enfants répondent, il vaut mieux ne pas leur apprendre à parler ! » En somme, nous faisons tout pour aider nos enfants à grandir, mais nous avons du mal à nous défaire d'une certaine nostalgie le jour où ils nous dépassent. Simultanément, leur dépendance nous pèse parfois, et nous sommes désireux qu'ils puissent se débrouiller, ce qui nous amène à nous agacer lorsqu'ils ont des comportements que nous jugeons régressifs. Ici encore, je prendrai l'exemple de ces professeurs ou de ces parents qui me disent, à propos de certains élèves de 6^{ème} « Qu'est-ce qu'ils sont immatures ! ». Je me borne généralement à leur rappeler l'âge des dits élèves, mais je me surprends aussi, en tant que mère, à vouloir tirer sur la queue du têtard pour le faire grandir⁴.

Je crois comme Philippe Meirieu que cela vaut la peine de reconnaître cette ambivalence, qui veut que si nous cherchons à transmettre une certaine liberté d'être et de pensée à nos enfants, ces derniers risquent bien de remettre en question nos principes et nos valeurs. A n'en pas douter, cette perspective peut contenir quelque chose d'un peu angoissant, voire menaçant pour des personnes qui vivent avec des principes figés, des valeurs intangibles. Toutefois, elle peut aussi être douloureuse dans le cadre d'une éducation ouverte. J'ai vécu cette angoisse au moment de m'émanciper de mes parents, dont le mode de vie et les valeurs me semblaient incontestables, et dont la tendresse était hyper sécurisante. Sachant que ce mode de vie et ces valeurs comprenaient la liberté de pensée et l'émancipation, je ne pouvais leur être aveuglément fidèle sans les réfuter en partie. Je m'aperçois ici, en évoquant la fin de mon adolescence et le début de mon âge adulte, d'une dimension que j'allais oublier : pour les enfants aussi, l'émancipation a quelque chose d'à la fois exaltant et angoissant, ce qui explique en partie l'ambivalence de leurs demandes (j'ai hâte de grandir, mais je veux rester petit, je veux plus de libertés, mais aussi de sécurité...). Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer dans une approche simpliste du conflit des générations, il n'y a donc pas d'un côté des ados qui désirent s'émanciper et de l'autre des adultes qui cherchent à les retenir. Je vois plutôt l'émancipation comme un processus parfois réjouissant, parfois douloureux, qui commence avec le sevrage, et s'achève après la mort des parents, une fois le deuil effectué. Bien sûr, je me situe ici sur le plan affectif. D'un point de vue plus sociologique, on peut considérer que cela se termine quand l'autonomie financière du jeune est acquise. Mais curieusement, nous ne leur facilitons pas la tâche. Lorsque je constate la difficulté que notre société vieillissante fait aux jeunes pour prendre leur place, j'ai du mal à y voir autre chose qu'un refus d'émancipation, une oppression massive exercée à leur égard. Ne nous plaignons donc pas s'ils se rebellent, le contraire serait inquiétant ! Quand Philippe Meirieu nous dit que si l'on ne veut pas que les enfants répondent, il vaut mieux ne pas leur apprendre à parler, nous pourrions aussi entendre le mot « répondre » comme un rappel que nos enfants, une fois élevés, auront à répondre de leurs actes, à prendre la responsabilité du monde. Encore faut-il qu'on les laisse faire, et qu'on ne leur envoie pas comme message un « sois jeune, beau et tais-toi » aussi imbécile que désespérant. Il est si beau de célébrer avec eux l'acquisition de leur liberté comme nous avons célébré leurs premiers pas, comme nous y invite Khalil Gibran à sa manière concise et poétique :

*« Vos enfants ne sont pas vos enfants. Ils sont les fils et les filles de l'appel de la vie à elle-même. »*⁵

³ *Le choix d'éduquer*, ESF paris, 2^{ème} éd. octobre 1991. En cherchant la référence je me suis aperçue qu'elle est issue du chapitre sur l'émancipation !

⁴ Je fais ici référence à une phrase de CLAPAREDE qui observe : « Ce n'est pas en tirant sur la queue d'un têtard qu'on fait devenir grenouille plus vite ».

⁵ Khalil GIBRAN, *Le Prophète*

Conclusion

En rédigeant cet article, je me suis posé beaucoup de questions, j'ai eu souvent l'impression d'enfoncer des portes ouvertes ou de rappeler des évidences. En même temps, j'ai eu plaisir à le faire, à évoquer certains élèves, et la manière dont je conçois mon métier de CPE et mes affres de mère. De plus, je ne savais trop comment conclure jusqu'au moment où j'ai réalisé que ces hésitations, ces joies et ces doutes ressemblaient furieusement à ceux que je ressens en tant qu'éducatrice, selon que j'ai le sentiment de faire œuvre utile ou que je piétine dans le brouillard. Le fait de reconnaître ces doutes m'a finalement aidée à aller au bout de ce travail, et de considérer qu'il sera d'autant plus utile que vous vous en servirez pour ouvrir votre propre questionnement, votre propre réflexion. C'est ainsi qu'un texte peut s'émanciper de son auteur, comme l'enfant s'émancipe de ses parents...

Alice Quéchon, décembre 2011